



VALÉRIE MASFARAUD
Adieu Tristesses

Valérie Masfaraud

Adieu Tristesses

© Valérie Masfaraud, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4310-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Plateforme blues

Une chanson la réveille :

“On m’avait dit que tout s’efface, heureusement que le temps passe...” plongeant sous la tiédeur de la couette, elle s’autorise quelques minutes supplémentaires de sommeil avant d’éteindre le cube posé sur sa table de nuit.

Dans la salle de bain, l’ampoule défectueuse du lavabo clignote, petit phare de fortune lui indiquant l’arrivée sur cette côte matinale. Après une douche, la jeune femme émerge un peu plus de sa torpeur grâce à la radio des années soixante posée sur la tablette du coin cuisine. L’ampli fatigué crache poussivement une actualité sans espoir, mais avant qu’elle ne s’empare des trente mètres carrés du studio, la jeune femme tourne la molette pour boire son café au son d’une musique brésilienne. Ce matin, le monde oscille toujours entre spéculations ou horreurs, mais Valentine préfère la caféine et la samba pour faire battre son cœur.

C’est en jean, tee-shirt blanc, baskets et les cheveux rapidement coincés dans une barrette, que la trentenaire rejoint le bruissement de la ville. Être téléconseillère derrière un écran lui permet cette liberté vestimentaire et une économie de maquillage, mais elle a beau forcer l’optimisme, rien à faire, le cœur, encore lui, n’y est pas.

Un jeune homme est accoudé contre la barrière empêchant le stationnement abusif. Il attend cette fille, la jolie brune travaillant dans l’immeuble où il s’affranchit de son boulot d’étudiant deux fois par semaine, elle le salue toujours d’un sourire rapide révélant une fossette. Ensuite, quand elle monte dans l’ascenseur, il dévale l’escalier de la cave pour ranger les poubelles dans un grand tintamarre, et sa journée commence bien.

Loin d’imaginer que sa mélancolie en engendrera une autre, Valentine lance un bonjour morose au jeune gardien avant d’entrer dans l’appartement haussmannien réaménagé en permanence téléphonique.

Les chargées de clientèle tentent depuis sept heures trente du matin de gérer l’adversité des « mademoiselle, j’attends depuis dix minutes mais vous ne servez à rien ! » ou des « cela fait deux fois que je vous épelle mon nom, vous êtes sourde ou quoi ? » aussi quotidienne et régulière que le rythme des marées, les embruns et la joie du bord de mer en moins.

Une fille est occupée avec un interlocuteur revêche quand Valentine lui touche l’épaule en guise de bonjour avant de disparaître dans l’autre pièce, c’est Soraya.

Entre deux appels, cette mère de famille nombreuse finit de compléter sa liste de courses, et même si son regard reste attentif au tableau de réservation sur l'écran, il s'attarde régulièrement sur celui de son téléphone portable, toujours prêt à lui annoncer une otite ou autre urgence imprévue.

Michèle quant à elle se dirige en boitant vers son poste. La frêle sexagénaire s'est tordu le pied pendant la promenade du monsieur dont elle s'occupe en plus de ses heures de travail. Aujourd'hui son « salut » à la cantonade est moins chantant. Lorsqu'elle s'installe devant son écran, sa cheville a doublé de volume.

De l'autre côté, quatre autres secrétaires s'activent, concentrées sur leurs appels.

Camille, quarante-cinq ans, plisse ses yeux outremer pour saluer Valentine, le casque entravant sa chevelure d'un rouge flamboyant. Juste à côté d'elle, Laurence, estampillée célibataire/acariâtre la salue avec un geste doux, et enfin près de la fenêtre Christelle et Martine répondent en binôme inséparable un « bonjour » à l'unisson.

Plus tard, Manon la superviseuse arrivera le corps et le bonjour raides, révélant ainsi malgré elle cette crispation la saisissant au moment de prendre ses fonctions. Dans la matinée, les filles sauront que la Chef d'Entreprise est arrivée en entendant la porte de son bureau claquer, oui, parce qu'il serait sans doute trop dangereux de s'aventurer à saluer ses employées chaque matin, ou trop fatiguant peut-être. N'oublions pas Annie, qui leur mettra la pression dès qu'elles prendront leurs pauses parce qu'il y a trop d'appels perdus, essayant de rattraper ainsi la médiocrité de ses résultats de commerciale. Et puis enfin il y a Bertille, pas mal elle aussi dans le genre directrice des ressources qui a bien oublié d'être humaine, puisque son rôle consiste essentiellement à combler les arrêts maladies des employées en burn-out, en proposant des heures supplémentaires pas toujours payées aux courageuses dont la vie et surtout les factures ne leur laissent pas le choix.

Valentine prend une grande inspiration avant d'affronter le ressac des appels entrants :

— Bonjour, puis-je parler au docteur, mademoiselle ?

— Non, madame, je ne vais pas pouvoir le déranger, que vous arrive-t-il ?

— Bah, je crois que j'ai pris les laxatifs de mon chien au lieu de mes cachets pour la tension, c'est grave vous pensez ?

Prise d'un fou rire, elle ferme son micro, puis se reprenant répond :

— Je ne sais pas madame, je ne suis pas Docteur, mais je vais lui laisser un message, il vous appellera après sa consultation...

Ce métier peut être amusant, se dit-elle, jusqu'à ce que l'appel suivant contredise cette idée. C'est un homme, son ton monte rapidement et il crie. Pour protéger ses tympans, Valentine repousse son casque à côté de ses oreilles d'où elle entend toujours parfaitement les hurlements du patient après qu'elle lui ait annoncé qu'il n'y avait plus de rendez-vous disponibles :

— Sale conne !!!

C'est la vague de trop, Valentine la prend de plein fouet et c'est sans doute le signe qu'elle attendait.

Alors qu'elle franchit la porte, la superviseuse la rattrape pour lui tendre un papier :

— Signe là s'il-te-plaît, c'est une décharge qui t'autorise à quitter le travail...

Après s'être un peu calmer en marchant, elle appelle son médecin pour prendre un rendez-vous, puisqu'il lui faudra justifier cette absence.

Le lendemain matin la jeune femme s'installe près de la fenêtre de son studio pour prendre son café, son docteur l'a arrêté quelques jours afin de faire un petit check-up. Alors qu'elle finit sa tasse face au Rhône saturé de pigments bleu, plusieurs évidences s'imposent à elle.

Ce travail engloutit son énergie en combats vains contre des harceleurs invisibles, cette plateforme gérée par quatre femmes impitoyables, lui met le blues. Comment en est-elle arrivée là ? Elle ne sait plus ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, et encore moins qui elle est vraiment. Elle se revoit, submergée par le ressac des appels entrants, engloutie sous ce travail de la plateforme, toutes ces métaphores aquatiques lui venant en tête spontanément l'aident à réaliser que la mer lui manque.

Valentine est une fille de la Méditerranée élevée sur une plage où ses châteaux de sable détruits par les vagues faisaient rire sa grand-mère. Mais quand elle comprenait la déception de sa petite-fille, la vieille femme l'encourageait en lui disant :

— Ce n'est pas si grave, recommence, mais plus loin ma chérie, tant qu'il y a d'la vie y'a de l'espoir !

Elle est toujours perdue dans ses pensées lorsqu'un rouge-gorge se pose sur le rebord de la fenêtre. Il la fixe un instant de son petit œil rond, puis s'envole dans une note aiguë un peu comme le rire bienveillant de sa mamie. Aujourd'hui, devant les fondations bancales de sa vie, sa grand-mère l'encourage depuis le paradis à construire plus loin, elle en est sûre. Elle s'habille pour sortir, puis lance une playlist de musique aléatoire sur son téléphone. Le hasard choisit le même artiste l'ayant réveillé ce matin, celui dont chaque chanson la ramène

toujours à son précieux Sud et à sa vie, et cette fois il fredonne : « j'ai besoin de toi pour vivre c'est une question d'équilibre » C'est aussi ce qu'elle a ressenti un jour, il y a presque vingt ans déjà.

Colette et Jean

Le hall d'accueil vient d'ouvrir.

Pendant son entretien d'embauche, Jérémy a dit : « J'aime l'imprévu, j'apprends vite et je suis très sociable. » Il ne lui en fallut pas plus pour devenir commercial junior.

Sa première vente, ce fut lui.

Aujourd'hui « Arpenter le terrain ne suffit plus, il faut que tu entres dans le match ! » est ce que lui assène de manière régulière et bourrue son chef des ventes. Pourtant, ce temps d'observation un peu trop long pour son responsable lui a été précieux, révélant les méandres boueux par lesquels il devrait passer afin d'atteindre le sommet exigé. Le jeune homme ne craint pas de salir ses vêtements ou son corps, mais il est plus inquiet pour les principes que lui ont inculqués ses parents, de simples agriculteurs, traitant les animaux comme les humains avec respect et bienveillance. Il voudrait devenir ce genre de vendeur, même si la pratique semble démontrer qu'il vaut mieux être tout le contraire. Sans en parler à quiconque, il s'est donc mis en quête de la clientèle avec laquelle il pourrait donner à ce mantra purement commercial une dimension plus humaine, tout en bonifiant son salaire fixe.

Perdu dans ces incertitudes, il aperçoit, au milieu des chalands venus en touristes, un couple de sexagénaires et un frisson le parcourt. Ils sont déjà venus il y a quinze jours, mais aujourd'hui l'air déterminé qu'ils affichent dans leur tenue de baroudeurs prêts à partir quelque part, lui donne l'espoir de marquer son premier essai au-dessus de la mêlée et de la boue, en éclaboussant un peu son chef, tout de même.

Les séniors sont indubitablement SA clientèle, être lui-même suffit et c'est une grande chance comparée aux masques multiples que ses collègues ôtent et enfilent à longueur de journée. Entre eux et le jeune homme de vingt-quatre ans, il se passe quelque chose, et cette réciprocité pourrait bien être l'atout après lequel les mauvais commerciaux courent toute leur vie. Le ton particulier qu'ils prennent pour lui parler, est assez semblable il imagine, à celui réservé aux petits-enfants qu'ils ont, ou auront peut-être un jour. Mais cette chance ne se suffirait pas à elle-même sans toutes les soirées et les week-ends passés à connaître par cœur le moindre détail technique des produits vendus par l'enseigne, car pour être tout à fait crédible, il doit prouver son

professionnalisme avec une assurance sans faille.

Cette tranche de la population née avant 1960, plutôt jeune avec un pouvoir d'achat confortable, est la clientèle avec laquelle le jeune homme se sent bien et réciproquement, il l'a compris tout seul du haut de son inexpérience et il n'a pas l'intention de la laisser filer chez les concurrents.

Oubliant les prérogatives sans finesse de son responsable, c'est avec le naturel le caractérisant qu'il s'approche du couple de sénior attendant dans l'entrée :

— Monsieur et Madame Gomez, comment allez-vous ?

Le mari répond avec un grand sourire :

— Bien jeune homme, et vous ?

— Ma foi très bien aussi !

La femme, d'une voix plus timide mais tout aussi souriante ajoute :

— Cela nous fait plaisir de faire affaire avec vous...

Les pulsations cardiaques du jeune homme s'accroissent mais il poursuit calmement :

— Et bien écoutez, nous allons voir tout cela, expliquez-moi, quoi de neuf depuis notre dernière rencontre ?

La femme, tout en extrayant de son petit sac à main un catalogue plié en quatre, dit :

— Nous sommes décidés...

Il les invite à se diriger vers un bureau et en apercevant le sourire carnassier de son chef de l'autre côté de l'open-space, ses doigts tremblent sur le clavier. Pendant que l'ordinateur ouvre le dossier, il envisage un court instant les bienfaits de cette vente sur son compte bancaire aux abois, ainsi que le plaisir qu'il éprouvera en disant : "finallement tu vois papa, j'ai su quoi faire de ma vie ". Madame Gomez rompt le silence en disant, le doigt pointé sur une photo dans le catalogue qu'elle tient devant elle :

— Nous allons acheter ce modèle, quand pouvons-nous l'avoir ?

Jérémy tend la main :

— Vous permettez que je vérifie ?

Contrôlant rapidement la disponibilité du produit avec la dextérité d'un passé pas si lointain de geek, il répond :

— Il est livrable dans un mois, c'est bon pour vous ?

Le couple se regarde ; Jérémy et son chef aux aguets restent suspendus à leur réponse. La femme sort son chéquier, puis finit par dire :

— Combien devons-nous verser pour la réservation ?

Dans la voiture, avant de démarrer, Jean regarde celle partageant sa vie depuis quarante ans. Sa femme, au carré blond impeccable, est accrochée à son sac à dos en cuir rose et ses lunettes d'un élégant rose poudré se sont embuées. Ce voile brouillant le regard de son épouse est le même ayant flouté leur vie il y a longtemps déjà...

Ils habitaient dans une petite résidence de quatre étages à cinq kilomètres de leur maison actuelle. Leur fils venait de fêter ses dix-huit ans, et lorsqu'il leur annonça qu'il voulait passer son permis moto, Colette et Jean n'avaient pas sauté de joie. Pour autant, leur seule inquiétude fut un piètre argument face à la fougue de ce beau jeune homme brun d'un mètre quatre-vingts, au regard déterminé. Le soir, lorsque Paul rentrait de la faculté de médecine, il s'asseyait sous la table de la cuisine avec sa petite sœur, et tout en la chatouillant lui disait :

— Je m'arrête seulement si tu donnes les bonnes réponses, $3 \times 4 ? 5 \times 6 ? 7 \times 9 ?$

Elle, tout en se tordant de rire dans tous les sens, hurlait en riant :

— $12 ! 30 ! 63 !$

— C'est bien, lui disait-il en lui écrasant les joues de baisers, tu es une bonne élève !

Jean se souvient comme sa fille aimait son frère, et l'école...

Paul eut le permis moto et il économisa sur ses indemnités afin de s'acheter son bolide. Filant plus aisément sur le chemin de l'internat et de son diplôme, il devint Docteur en Médecine, ce qui n'en finit pas de rendre ses parents fiers de lui. Quelques jours après la remise en grande pompe du diplôme, alors qu'ils dînaient tous les quatre tranquillement dans la cuisine, Paul, après s'être raclé la gorge, leur annonça :

— Je vais partir...

Peu étonnés sans doute par l'envie légitime d'autonomie de leur fils, ses parents le regardèrent en souriant, la fourchette en suspens, et comme la suite semblait avoir du mal à venir, Colette prit la parole :

— Oui bien sûr, tu vas chercher un logement ?

— Non... Je pars faire le tour du monde à moto...

Le bonheur est bruyant, contrairement au silence qu'il laisse derrière lui.

Il était vingt-heures quand cela se produisit.

L'enfant espiègle, L'adolescent dynamique, le jeune adulte téméraire, reviennent groupés en une seule et même entité de souvenirs, restée enfouie dans l'inconscient de Jean pendant dix-neuf ans.